

Cette histoire n'est pas toujours belle – même si vous la trouverez peut-être drôle par endroits – car certains de ceux qui la connaissent ne sont plus là pour la raconter. J'ai vécu longtemps avec. Maintenant que Ross est hors de danger, je crois que je devrais en-

JOANNE & GERRY DRYANSKY

Satan Lake

roman traduit de l'américain par Estelle Jacquet-Dégez

fin me sortir tout ça de la cervelle. On pourrait dire que c'est aussi à lui que je la dois, et si vous aviez traversé dans votre propre vie ce qu'il a enduré, peut-être même liriez-vous ce qui suit comme un hommage. Peut-être.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fille de parents divorcés, Angie, treize ans, navigue entre son père, pseudo-artiste et tombeur de lolitas dans son loft de New York, et une mère irresponsable dont les pulsions nymphomanes s'expriment à Whitman, une petite ville "bien sous tous rapports" – et qui veut le rester. En cet été 1984 qu'elle passe chez sa mère, Angie rencontre Ross, douze ans, très éprouvé par la lente agonie de sa mère, et soutenu tant bien que mal par son père, chef de la police locale.

Lorsqu'une série de meurtres inexplicables frappe la ville, instaurant un climat d'angoisse et de suspicion, Angie et Ross, plus vulnérables que jamais, signent un pacte d'amitié et d'indéfectible solidarité pour faire front ensemble contre l'incurie d'adultes dépassés par cette situation inédite. Privés de toute échappatoire psychologique au moment où ils en ont le plus besoin, les deux adolescents, comme contaminés par la violence qui se déchaîne autour d'eux, sont bientôt tentés de franchir la ligne rouge...

Récit, aux allures d'enquête policière, d'une douloureuse catharsis adolescente, *Satan Lake* ausculte les pathologies de la société telles qu'elles affectent la jeunesse américaine. Un roman envoûtant et redoutablement efficace, dans la lignée du film de Sam Mendes, *American Beauty*, ou de *The Virgin Suicides* de Sofia Coppola.

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

JOANNE & GERRY DRYANSKY

Scénaristes américains, Joanne et Gerry Dryansky qui ont, depuis de nombreuses années, fait de Paris leur ville d'adoption, sont les auteurs de L'Extraordinaire Histoire de Fatima Monsour, un premier roman qui a connu un large succès et a été publié en France aux éditions Héloïse d'Ormesson en 2009. Sa suite, La Deuxième Vie de Fatima, est parue chez le même éditeur en 2010.

DES MÊMES AUTEURS

L'EXTRAORDINAIRE HISTOIRE DE FATIMA MONSOUR, éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.

LA DEUXIÈME VIE DE FATIMA, éditions Héloïse d'Ormesson, 2010.

P. 133 : Paroles de “My Home Town” de Tom Lehrer, © Tom Lehrer, 1953.

P. 295 : Paroles de “Our Father by Whose Name” extraites du recueil de chants *The Hymnal* de Tucker F. Bland, 1940, © The Church Pension Fund, 1961, avec l'accord de Church Publishing Incorporated, New York, NY.

Première édition au Canada :
McArthur & Company, Toronto, 2010

Titre original :
Satan Lake

© Andara Films, 2009

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00790-4

Joanne & Gerry Dryansky

Satan Lake

roman traduit de l'américain
par Estelle Jacquet-Dégez

ACTES SUD

*A André et Larisa,
encore et toujours.*

*Ils te foutent en l'air, ton père et ta mère.
Avec ou sans intention, c'est ce qu'ils font.*

PHILIP LARKIN

PRÉAMBULE

Cette histoire n'est pas toujours belle – même si vous la trouverez peut-être drôle par endroits – car certains de ceux qui la connaissaient ne sont plus là pour la raconter. J'ai vécu longtemps avec. Maintenant que Ross est hors de danger, je crois que je devrais enfin me sortir tout ça de la cervelle. On pourrait dire que c'est aussi à lui que je la dois, et si vous aviez traversé dans votre propre vie ce qu'il a enduré, peut-être même liriez-vous ce qui suit comme un hommage. Peut-être. C'est Tom, mon mari, mon ours latino et sentimental, qui m'y a finalement poussée. Jusqu'ici, dans la famille, c'était lui l'écrivain. Il a déjà publié des nouvelles et je sais qu'un jour il va le faire son grand livre. Comme lui et moi on ne se cache rien, je l'ai souvent empêché de dormir avec ça jusque tard dans la nuit. "Comment je m'y prends, alors ? j'ai demandé.

— Ecris-le, Angie. Ecris tout ce que tu as vécu. Tout ce que tu as ressenti.

— Oui mais, ça, c'est juste ma partie, ça ne fait pas toute l'histoire. Je veux dire, tu voudrais que je prétende que ces gens qui se sont fait descendre, la douleur de ceux qui restent, et surtout ce que Ross a traversé, ça se résume à mon récit ? Je crois que le mot qui conviendrait, ici, c'est «narcissique».

— Tu m'embêtes avec ton discours intello. Pour moi, le bon mot c'est «saute». Je te revois sur ce plongeur. Petite Angie. Saute."

Je ne lui ai pas donné de réponse. J'écoutais en silence. Dans ce monde, c'est une chance d'avoir quelqu'un avec qui on peut réellement partager la réalité et qui en même temps vous éclaire d'un point de vue nouveau. Ça fait partie de ce truc précieux qu'on appelle le respect.

“Fred en savait beaucoup”, m’a rappelé Tom. Fred c’est mon beau-père. A l’époque, il était l’adjoint de Will Stone. “Et Jackie.” Jackie, c’est ma mère. “Et Thurston... Ils t’ont dit des choses.”

Il a levé la tête de l’oreiller pour ajouter : “D’accord, je vais te tenir la main, sauter avec toi si ça t’aide. Raconte ce que tu sais, et pour le reste, avec tout ce que je sais déjà et tout ce dont je me doute, je serai ton humble narrateur omniscient.

— Le *sage* narrateur omniscient”, j’ai dit pour le taquiner. Mais sans vouloir paraître ingrate, car l’idée n’était pas si bizarre que ça. Pouvons-nous vraiment avoir connaissance des choses comme si c’était la vérité vraie ? Il nous faudrait reconstituer ce que j’avais vécu, une fois pour toutes et en faisant de notre mieux. Alors l’histoire que nous aurions créée deviendrait enfin pour moi envisageable comme un tout, un objet fabriqué à deux, et dont, si je voulais, je pourrais me débarasser. En faisant de notre mieux – mais qui peut jamais dire que l’histoire racontée est la vraie ?

Pour ce qui est de la correction – mais dans un autre sens –, je dois être claire dès le départ. La seule définition qui m’importe ici est celle de la justesse : tenter de raconter ce qui s’est réellement passé. L’Etre ou la Chose là-haut pourrait bien n’avoir glissé dans nos cervelles qu’une petite poignée de principes corrects et peut-être que, de ce point de vue, nous recevrons tous une correction à la fin.

C’est ce que je crois, parfois.

PREMIÈRE PARTIE

ILLUSTRATION : Will Stone et Fred Canish debout à côté de la Toyota Camry de Will, avec son gyrophaire bleu sur le toit. Ils sont dans Allen Park, près d'un Combi Volkswagen. Les jambes d'un cadavre pendent par la portière du véhicule. Dans les buissons, on distingue une femme à la robe déchirée, quasiment nue, qui s'approche, l'air ravagé.

LÉGENDE : *Vivre et laisser vivre, Will. C'est ce que je crois.*

Moi c'est Angie. J'avais treize ans cet été-là.

L'été 1984 a été le second grand tournant de ma petite vie, le premier ayant été le divorce de mes parents, un an plus tôt. Ma mère a obtenu une pension alimentaire calculée sur la base des parts que détenait mon père dans l'agence de pub dont il était le génie créatif en résidence – lavage de cerveau et mensonge subliminal étaient ses points forts – et ma garde lui revint en raison du style de vie tumultueux de ma mère – au terme d'un jugement qu'elle ne contesta pas et qu'il en vint à regretter. Franchement, je ne tiens même pas trop à revenir sur leur histoire, pourquoi ils ont cru qu'ils étaient amoureux, pourquoi ils se sont rendu compte au bout d'environ quinze ans que ce n'était pas de l'amour, pas plus que sur ce qui se passait ou ne se passait pas au pieu, et qui a détruit sa libido à lui ou à elle. Ma mère s'est révélée être ce que les gens appelaient autrefois une nymphomane, tandis que papa prenait son pied en se sucant les narines. Et après le divorce, cet été-là, il y a eu La Sabine, en provenance directe de l'agence de pub de son père à Paris, stagiaire pour l'été, qui a-do-rait *ze fabulousse énergie of Nou York*, et mon père, pensait-elle, du haut de ses dix-huit ans. Elle a restauré la confiance perdue de papa dans son outillage sexuel et emménagé dans notre loft, où les

pièces donnaient les unes sur les autres, ce qui les a découragés de m'avoir dans les pattes pendant qu'ils s'essayaient à toutes les acrobaties inspirées par Dieu sait quel magnétisme animal qui les attirait l'un l'autre, et qui, bien sûr, s'était inversé à la fin de l'été. Là encore, n'attendez pas de moi autre chose qu'un récit superficiel des histoires de cœur d'autrui. Je ne sais rien de ces choses qui se font et se défont. Je sais que j'ai un mari qui me permet de me sentir partout à ma place quand je suis avec lui et dont me chagrinent les rares absences. Il y a lui et il y a moi, et aussi quelque chose qui est nous, et qui je l'espère est meilleur que chacun de nous pris séparément. Et puis je viens de donner naissance à une enfant que nous avons longtemps attendue et qui est un autre nous, même si Dieu seul peut dire ce qu'elle sera d'autre plus tard. Nous l'avons appelée Grace.

L'assurance dit qu'on peut bénéficier de la présence d'une aide à domicile dans de telles circonstances, mais Tom n'a jamais voulu en entendre parler. Non pas que mon Latino préféré ait jamais réussi à dire "nous sommes enceints". Tom Lopez. D'une famille de six enfants, dont deux nés au Mexique. Je n'ai jamais réussi à demander à Raoul et Dolores, mes beaux-parents, comment ils ont vécu leur décision de lever le camp en s'en remettant au hasard, puis de ramper jusqu'au Texas dans une conduite d'eau, avec chacun un gamin sur le dos, après être parvenus à la conclusion que travailler tous les deux pour un salaire de misère dans une usine de baskets n'était pas une vie ni un avenir. Ils font partie de ceux qui ont trouvé la lumière au bout du tunnel, pas de ceux qui ont échoué, et n'ont aucune envie d'en parler. Ils sont allés vers l'est. La chance a voulu que Raoul trouve un boulot de chauffeur auprès d'un gars qui s'était

rapidement enrichi dans la construction d'immeubles de bureaux à Long Island, et maintenant Raoul possède un service de limousines. Tous les gosses sont allés à l'université. Tom et moi, nous gagnons correctement notre vie ; nous vivons bien, loin de toute folie des grandeurs. Nous nous sommes rencontrés à SUNY¹, tous deux désireux d'accomplir sur terre quelque chose qui ait du sens, dans la mesure de nos capacités. Après l'obtention des diplômes et le mariage, nous avons acheté, grâce à la participation de Raoul et de Dolores, un cottage années 1920 tout en bois situé ici à White Plains et appartenant à une veuve qui nous l'a cédé à un bon prix. Nous travaillons tous les deux à la maison. Nous nous occupons d'enfants handicapés de naissance. De nos jours, on emploie le terme "inadaptés", mais, quelle que soit la manière dont on choisit de décrire leur situation, ils se sont juste fait avoir à la loterie de la naissance, ils ont besoin d'aide, et il faut les traiter comme des personnes à part entière. Je les suis en orthophonie, et Tom, qui écrit toutes les nuits, est kiné. Ce que je veux dire, c'est que nous avons aussi eu des gosses qui, s'ils avaient été bien vaccinés, seraient comme vous et moi.

Je ne parle jamais politique avec mes beaux-parents. Tom m'a dit que son père votait républicain, et Dolores m'a confié qu'un jour elle avait mis dans l'urne un bulletin pour Ralph Nader. De toute manière, j'essaie de ne parler politique avec personne.

Pardon pour la digression, mais tout ça pour vous dire un peu d'où vient cette histoire. Sans doute Grace, maintenant qu'elle est là, fera-t-elle de nous des êtres différents de ceux que nous avons été. Non pas que j'imagine le moins du monde que

1. State University of New York, université d'Etat de New York. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

quelque chose ou quelqu'un puisse nous séparer, Tom et moi. Nous sommes faits l'un pour l'autre, c'est tout ce que je peux dire.

Suis-je toujours la même, suis-je toujours la gamine de cet été-là à Whitman ? Reste-t-on jamais celui qu'on a été ? Peut-être qu'au fond les choses sont aussi simples qu'avec ces gosses que nous essayons d'aider : tout ce qui nous arrive relève de la loterie. Mais si on croit vraiment une chose pareille, autant ne jamais sortir de son lit. Tout ce que je sais c'est qu'un jour j'ai donné mon cœur à un garçon du nom de Ross. J'allais dire, "en cet été innocent".

J'avais un problème avec la façon dont La Sabine dégustait son petit-déjeuner – la manière dont elle trempait ses croissants enduits de beurre et de confiture dans le café versé dans un bol chinois qu'elle avait dû acheter spécialement au magasin de déco *Pottery Barn* – la façon dont les miettes de croissant surnageaient et partaient en bouillie pendant qu'elle fumait ces cigarettes qui sentaient le bouc ou un truc du genre.

“Vous avez des habitudes répugnantes”, lui ai-je dit un matin.

Elle m'a mis une baffe et papa s'est rangé de son côté.

Et j'ai été virée. Il n'y a pas d'autre mot. Et mon père, l'homme de pub, le menteur professionnel, de me dire, après ça : “Maman a besoin de toi.” Pour quoi faire ? Je les ai entendus tous les deux discuter au téléphone avant qu'elle accepte de me récupérer. Jeff revient et m'annonce : “Je t'aime, mon Angie, et je veux que tu passes un bel été bien sain, loin de la ville.”

Ce n'était pas la honte qui l'étouffait. Quant à Sabine, je crois bien l'avoir entendue lâcher un pet, peut-être une manière de manifester son soulagement, tandis qu'elle restait avec lui près de la porte, bien aise de me voir balancer mon sac à dos dans l'ancien monte-charge de l'atelier de misère

reconverti en loft classieux, sans que lui ne se montre le moins du monde choqué par cette inconvenance. Peut-être que ça voulait dire qu'ils étaient vraiment amoureux.

Maman s'est débarrassée de moi en me mettant au boulot. Elle était originaire de Whitman, New York, et son grand-père, Girolomo Calducci, avait été le propriétaire du premier restaurant italien de la ville. Par affectueuse condescendance, les *wasps*, qui dominaient la société de Whitman à l'époque, aimaient bien l'appeler par son surnom. Il était le petit rital qui remplissait dans leur vie l'utile rôle de leur épargner l'éternel face-à-face avec le *chicken à la king* et le homard thermidor. Girolomo avait pompeusement baptisé son restaurant la *Villa Antiquita*, mais tout le monde disait chez Momi. Doué pour les chiffres, tailleur de crayons compulsif et trop tendu en permanence pour afficher, à l'heure du dîner, un visage amène, le père de maman tourna le dos à l'épuisante existence de restaurateur pour devenir expert-comptable à Detroit. Mon grand-père laissa grand-papa Momi continuer à mener l'affaire jusqu'à ce que ce dernier fasse un gros infarctus en mettant à la porte un aide-cuisinier portoricain payé trois fois rien qui, le soir venu, cachait des steaks sous sa chemise pour les rapporter à ses enfants. La reprise du restaurant fut confiée à Vinnie, le frère de maman, qui en assura la faillite en passant son temps sur l'hippodrome de Marshfield, la ville d'à côté. Seul un imbécile aurait parié sur les courses truquées de Marshfield, mais Vinnie en était un. Après avoir coulé l'entreprise familiale, il entreprit une sorte de thérapie qui lui permit de recommencer de zéro une vie à sa mesure, comme marchand de pizzas à emporter. Et c'est ainsi que, cet été-là, dans cette bonne vieille ville de Whitman, il m'échut la tâche de tenir la caisse.

Pour les restaurateurs, la caisse, ça doit rester en famille. Ils y voient comme une forme d'assurance contre le vol, Dieu sait pourquoi d'ailleurs, si on regarde à côté de ça tout ce que les gens d'une même famille se font les uns aux autres. J'étais à la caisse, et comme maestro au fourneau, ce gamin coréen, Chuck. J'ignore où Vinnie passait son temps, à vrai dire, parce que, même si, en principe, il était guéri des chevaux, il n'était pas souvent chez *Vinnie's Pizza*. Un exemple flagrant d'exploitation d'enfants, en l'occurrence, de Chuck et moi.

Et Ross. Qui avait douze ans. Ross était notre livreur. Sur son vélo, avec à l'arrière le coffre que Vinnie lui avait donné – en faisant comme s'il s'était agi d'un authentique cadeau –, il pédalait plus vite qu'aucun des chevaux sur lesquels le patron avait jamais parié. Je le revois, debout sur les pédales, ses cheveux roux retombant sur ses yeux verts, un air déterminé sur son séduisant visage de gosse couvert de taches de rousseur, comme si sa destination avait revêtu pour lui une signification importante. Je le revois et, malgré tout ce qui s'est passé, mon cœur ne peut s'empêcher d'éprouver de la peine pour lui et ce qu'il a enduré. Pour ce que nous avons tous les deux enduré, cet été-là, à Whitman.